

Lettres d'excuses

Gilles Leclerc

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclerc, G. (1977). Lettres d'excuses. *Liberté*, 19(3), 71-72.

gilles leclerc

lettres d'excuses

Québec, le vendredi 3 décembre 1976

Mon cher Ricard,

A la suite de votre aimable demande d'une éventuelle collaboration à la revue LIBERTÉ pour son numéro du printemps 1977, je m'étais mis avec enthousiasme au travail, et j'avais bien rédigé une bonne trentaine de pages de notes sur l'état actuel, la qualité et l'avenir de la littérature québécoise.

J'y étudiais, succinctement comme il se doit, le rapport essentiel entre langue, littérature et âme nationales, leur complémentarité organique et, enfin, leur indissociabilité quasi *rédhitoire*, si je peux dire.

J'avais intitulé le tout : *Et si seulement nous avions encore une âme*, et je concluais avec et par une paraphrase de la célèbre citation de Paul Valéry, je crois, à savoir : « Nous, littératures, savons que nous sommes mortelles ». C'était de l'« impietas » à proprement parler que d'aboutir à un désenchantement aussi total, à un pessimisme aussi noir, à un désespoir aussi éhonté et honteux, indigne de publication (au lendemain d'un 15 novembre comme celui que nous venons de vivre), même si, en exergue, j'avais pris soin d'évoquer un mot d'Epicure (341-270 avant J.-C.), le suivant :

*Il n'est jamais trop tôt
ni trop tard pour prendre
soin de son âme.*

laissant par là, presque malgré moi, malgré mes préjugés, percer une lueur d'espoir pour ce qui est de la survie de la

langue française au Québec et, par voie de conséquence, de sa littérature.

A la relecture de mes notes, j'ai trouvé le tout tellement faux, inconvenant, indécent, voire irréel, tellement assimilable à une longue et immonde récrimination de raté que j'ai alors décidé de m'abstenir de collaborer à la revue en homme sage, plutôt que de faire la preuve que je n'étais qu'un sot personnage en laissant publier le texte. Je le regrette, mais c'est ainsi : je n'arrive pas, mais absolument pas à triompher de ce que j'appelle par dérision mon « athéisme littéraire », mettons mon insondable agnosticisme à ce sujet.

* * *

Québec, le mercredi 5 janvier 1977

Mon cher Ricard,

Rien ne s'oppose à ce que LIBERTÉ publie ma lettre du 3 décembre 1976. Malgré sa brièveté, elle reste une sorte de collaboration et de témoignage... qui valent ce qu'ils valent.

Mon pessimisme ou « athéisme » littéraire dont il y était question se fonde sur l'axiome suivant : notre littérature nationale ne vaudra jamais mieux ni davantage que la (qualité de la) langue française que nous parlons et écrivons collectivement⁽¹⁾. Voilà pourquoi l'avenir de la dite chose littéraire du Québec m'apparaît si sombre. Mais je refuse carrément de jouer les prophètes de malheur, les empêcheurs de tourner en rond... Vous me comprenez ?

(1) Ni d'ailleurs que l'éducation (l'enseignement) que l'on prétend donner au Québec, ou prétendra encore donner dans les dix années à venir. Or ces quinze dernières années, le Québec a sacrifié une génération et demie, en dés-enseignant *systématiquement* le français, la littérature, la géographie et l'histoire ! Alors ? Y a-t-il là de quoi suer, puer, se masturber l'optimisme ? Tout de même, soyons sérieux...